



Le nomadisme

Edmond Bernus
Micheline Centlivres-Demont

Problèmes actuels des pasteurs nomades

Le nomadisme pastoral a souvent été défini comme l'exploitation d'un espace aux ressources précaires, variables et dispersées dans des zones complémentaires. Le nomadisme implique la mobilité totale d'un groupe humain, grâce à un habitat transportable ou suffisamment sommaire pour être reconstruit à chaque déplacement, ou en raison de l'inexistence de tout habitat. Le nomadisme se distingue de la transhumance qui ne concerne que des bergers conduisant périodiquement des troupeaux sur des pâturages saisonniers à partir d'une implantation permanente.

Pour affronter des régions arides et faiblement productives, les sociétés pastorales ont élaboré au cours des siècles des mécanismes de régulation démographique et sociale. « La

salubrité du désert, la dissémination des nomades qui leur épargnait dans la situation traditionnelle les grandes épidémies meurtrières leur ont assuré une supériorité démographique manifeste sur les sédentaires voisins. Un excédent constant en hommes, tout au long de l'histoire, a toujours caractérisé la société nomade. Or, face à cette pression démographique constante, les ressources sont réduites. Plus productif que l'agriculture à travail humain égal, le nomadisme pastoral exige des surfaces considérables et ne permet que des densités humaines limitées... Dans ces conditions, la société nomade a dû s'organiser en fonction d'un état de crise permanente, d'un déséquilibre toujours menaçant entre les ressources du pâturage et une population rapidement croissante. C'est l'expli-

Femme maure dans un campement du sud-est de la Mauritanie près de la frontière du Mali : pendant la saison sèche, les hommes sont absents ; ils vont conduire des caravanes transportant du mil ou du sel, vendre des animaux sur les marchés ou mener vaches et chameaux vers des pâturages mieux fournis (B. Nantet).



N° : 2210 ex 1

Cote B

Date : 30 DEC. 1982

B -

cation fondamentale de son agressivité. » (Xavier de Planhol.)

Comment aujourd'hui le nomadisme peut-il se perpétuer devant l'industrialisation et l'attraction des centres urbains ? Comment les sociétés pastorales peuvent-elles conserver la maîtrise de leur territoire et être en mesure d'affronter crises, déséquilibres structurels, quand s'y ajoutent planifications arbitraires ou, pire, parfois guerres et destructions physiques ? L'organisation actuelle des sociétés nomades leur permet-elle de conserver cette agressivité qui était à la fois leur meilleure défense et l'expression de leur vitalité ?

Les contraintes passées et les capacités d'adaptation des sociétés d'éleveurs nomades

On a souvent insisté sur les contraintes du milieu qui pèsent sur les sociétés nomades exploitant une végétation herbacée et arborée discontinue et des ressources en eau rares, les unes et les autres variables dans le temps et dans l'espace, par l'intermédiaire d'un troupeau qui se déplace en latitude (dans les plaines ou sur les plateaux), ou en altitude (dans les régions montagneuses). Ces contraintes se sont manifestées dans toutes les régions que les sociétés pastorales ont réussi à exploiter au cours de l'histoire. Il s'agit de milieux aussi différents que le Grand Nord, de la Scandinavie à la Sibérie, les vastes steppes de l'Asie centrale, les montagnes d'Asie, le Proche-Orient ou le monde méditerranéen, les déserts d'Arabie ou du Sahara, les steppes sahéliennes et les hauts plateaux de l'Afrique orientale. Pour ne citer que quelques peuples bien connus et représentatifs de chacun de ces milieux contrastés, on parlera des Lapons éleveurs de rennes, des cavaliers mongols ou kazaks, des Tibétains éleveurs de yaks, des Maures, Touaregs ou Arabes éleveurs de dromadaires, et des Peuls ou Masai éleveurs de vaches.

Constantes

Ces sociétés pastorales ont su exploiter des milieux très contrastés avec des troupeaux adaptés et des techniques variées. Les éleveurs ne se contentent pas de conduire vers les pâturages et les points d'eau des troupeaux qui ne sauraient survivre sans guide. Ils surveillent la reproduction du troupeau, ils dirigent les croisements en opérant des sélections destinées à développer certains caractères génétiques utiles, favorables à la lactation, à la résistance au portage, à la rapidité de la course, ou visant à atteindre un modèle esthétique (robes uniformes ou cornes en lyre chez les Peuls notamment). Ils contrôlent la composition du troupeau (abattage, castration), et modifient sa sex-ratio en fonction du but principal recherché (maximum de femelles en vue de la production laitière, nombre de mâles relativement plus important en vue du transport caravanier). Enfin ils favorisent tel ou tel type d'animal selon la valeur et la charge affective que lui accorde la tradition (vache, chamelle, brebis) dans le cas où chacun d'eux est adapté à la zone bioclimatique considérée.

Dans toutes ces sociétés existe un équilibre entre les groupes domestiques et les troupeaux, équilibre constamment réajusté au cours du développement de la famille. À chaque phase de la vie d'un individu, de la naissance à la mort, les animaux sont redistribués selon des modalités qui varient dans chaque société. Mais c'est à l'occasion du mariage qu'une série de dons et de contre-dons s'effectue entre les familles. De plus il existe souvent des systèmes de prêts permettant de mieux répartir les richesses et les risques (épizooties, guerres, rapt) : ils ne laissent personne sans ressources et favorisent un ajustement de la taille des troupeaux.

Cet intérêt pour l'animal apparaît à tous les instants et à tous les niveaux dans la société nomade : le berger interpelle constamment les animaux qu'il conduit et s'adresse à chacun



Chez les Touaregs, les chamelles qui ont été conduites dans des pâturages éloignés pendant la journée sont ramenées au campement près des chamelons pour la traite ; celle-ci est souvent malaisée en raison du caractère rétif de l'animal (E. Bernus).

d'eux pour l'encourager et lui donner des ordres. L'animal est la référence permanente et une femme aimée sera comparée volontiers, selon la société considérée, à une génisse ou à une jeune chamelle. Dans un très beau livre, Alpha Ibrahim Sow a rassemblé les poèmes des Peuls musulmans de Guinée sous le titre évocateur de *La Femme, la Vache, la Foi*. Ce triptyque témoigne du rôle primordial de l'animal qui suscite autant, sinon plus, que les deux autres thèmes un lyrisme prodigieux, preuve vivante de la place de l'animal et du troupeau dans l'imaginaire d'une société. On peut dès lors comprendre le traumatisme que représente pour un éleveur la disparition de son troupeau. F. W. de Saint-Croix rapporte le cas de bergers peuls devenus fous après la mort de leur troupeau à la suite d'une épidémie de peste bovine à la fin du siècle dernier et errant dans la brousse en appelant leurs vaches disparues. L'intérêt des éleveurs pour leurs animaux se révèle également par la richesse du vocabulaire qui leur est consacré. Le père de Foucauld dans son célèbre dictionnaire touareg cite 54 termes relatifs au chameau, selon l'âge, le sexe, le dressage, l'état (castré ou non), etc. Chez les Maures on peut faire la même remarque après la publication par V. Monteil (1952) d'un *Essai sur le chameau au Sahara occidental*. Toutes ces observations convergent pour montrer qu'une société pastorale nomade n'est pas seulement une société s'occupant d'élevage, mais une société complexe qui a su accumuler des connaissances inestimables sur l'animal domestique et le milieu dans lequel elle vit. C'est une civilisation où l'homme et l'animal sont solidaires d'un même écosystème dont ils sont les gérants et les responsables.

Les modalités de l'élevage nomade ont provoqué étonnement, voire critiques de la part des observateurs étrangers se référant à leurs propres modèles importés d'Occident. Les critiques se sont spécialement portées sur la tendance des éleveurs à accroître inconsidérément la taille de leurs troupeaux et à conserver de vieux animaux inutiles ne pouvant qu'alourdir les effectifs et surcharger les pâturages sans augmenter la production. On a parlé d'élevage sentimental, de *cattle complex* (M. Herskovitz) à propos des éleveurs de l'Afrique de l'Est, et de « boomanie » (J. Richard-Molard) au sujet des Peuls. Autrement dit, l'attachement des éleveurs à leur bétail a souvent donné à penser que leurs choix étaient liés à des critères sentimentaux, voire esthétiques, plutôt qu'à des critères économiques rationnels. On a corrigé ces points de vue depuis une vingtaine d'années, en prenant conscience que ces pratiques ont leur rationalité dans un contexte d'insécurité et d'aléas climatiques : si les Peuls gardent de vieilles vaches, c'est qu'ils savent qu'elles sont mieux immunisées que les jeunes, et qu'elles pourront, en cas d'épidémie, revaloriser le troupeau ; si les éleveurs accroissent le nombre de leurs animaux au-delà de leurs besoins immédiats, c'est qu'en cas de sécheresse ou d'épizootie leurs chances de conserver quelques animaux sont supérieures avec un grand troupeau.

Les sociétés d'éleveurs nomades ont donc su trouver des techniques d'élevage permettant d'exploiter des milieux divers. Mais elles ont prouvé également au cours de l'histoire qu'elles n'étaient pas figées dans un type de production donné, et qu'elles avaient su s'adapter à des conditions changeantes ou même trouver des solutions variées dans un même contexte écologique.

Capacités d'adaptation

Cette flexibilité, cette capacité d'innovation et d'adaptation peuvent être illustrées par des exemples s'inscrivant sur des échelles totalement différentes. Petite échelle couvrant dans le temps plusieurs millénaires et dans l'espace les nomades de l'Asie centrale, du Proche-Orient et de l'Afrique, pour la domestication du cheval et du dromadaire qui a permis de proche en proche le développement d'un nomadisme guerrier, grâce aux déplacements rapides et à longue portée. Grande échelle pour la période récente et un groupe humain restreint, permettant d'observer des mutations rapides qui se poursuivent sous nos yeux : les Peuls Uda'en, par exemple, ayant perdu en Nigeria leurs bovins, s'étaient sédentarisés et spécialisés dans l'élevage du mouton ; en raison de difficultés locales (espace saturé, disputes ?) certaines fractions ont migré vers le nord et

sont redevenues nomades sur les parcours où leurs moutons étaient conduits l'été ; ces éleveurs ont alors reconstitué un élevage bovin, sans pour autant abandonner leurs troupeaux ovins. Comme le montre P. Gourou, le nomadisme pastoral n'est pas toujours un choix imposé par le milieu bioclimatique : les Masai en Tanzanie ou les Turkana dans le nord du Kenya auraient pu se déplacer fort peu ou même ne pas se déplacer du tout. Les premiers ont préféré longtemps rester éleveurs, alors qu'une agriculture sédentaire était possible, et les seconds élever de nombreux types d'animaux (camelins, bovins, caprins et ovins) qui les obligeaient à se déplacer.

La très grande souplesse des nomades s'observe aussi dans l'organisation sociale et politique qui peut prendre la forme d'États centralisés (États d'Asie centrale, émirats arabes ou maures), d'ensembles politiques hiérarchisés (Touaregs) ou de sociétés à chefferies multiples, dont l'importance ne dépasse pas le cadre d'un groupe restreint (la « fraction » chez les Peuls Wodaabe), dont le chef est avant tout le conducteur (*ardo*) d'un petit groupe de parents.

Cette rapide esquisse montre que les sociétés d'éleveurs nomades se caractérisent pour la plupart par une organisation sociale souple et ouverte qui leur permet de réagir rapidement en face d'événements inattendus : la fuite et la migration, aussi bien que la mutation sur le plan économique. Le passage du nomadisme à l'agro-pastoralisme et à la sédentarité paysanne n'est pas une évolution inéluctable et récente, et les cas de processus inverse s'observent couramment, qui conduisent des pasteurs fixés à un nomadisme retrouvé. Les groupes nomades, en se fractionnant, ont la possibilité de modifier leurs structures économiques, permettant à de petites cellules géographiquement séparées de pratiquer l'agriculture, l'élevage, ou les deux à la fois. Selon les crises climatiques, sociales ou politiques, les familles, les groupes migratoires peuvent changer de composition, évoluer vers un nouveau mode de vie, ou revenir à leurs activités antérieures.

Mais en même temps qu'une grande souplesse d'adaptation à des conditions changeantes, c'est un réel attachement à un genre de vie qui caractérise le pasteur nomade : pour lui, dans de bonnes conditions, vie nomade est synonyme de liberté. La possibilité de choisir ses itinéraires, son lieu de camp, ses partenaires et son voisinage, de scinder ou de regrouper son troupeau, lui permet d'opérer des choix toujours réversibles. C'est grâce à cette flexibilité que les nomades échappent en partie au déterminisme imposé par les seules conditions écologiques. Ces possibilités de choix multiples ont permis l'élaboration de civilisations originales.

Les contraintes présentes

Les contraintes présentes qui viennent désormais s'ajouter aux anciennes peuvent être regroupées en trois grands faisceaux. Le premier concerne les contraintes nées de la réduction de l'espace pastoral et serait en quelque sorte le prolongement, l'accentuation ou l'accélération d'un processus qui engendre la multiplication des hommes et, par voie de conséquence, la diminution des superficies exploitables. Le deuxième regroupe toutes les contraintes nées du renversement des valeurs et de l'équilibre des forces entre nomades et sédentaires. Le troisième est la conséquence de politiques volontaristes au niveau national ou de projets de planification à l'échelle internationale tendant à refouler, réduire ou le plus souvent faire disparaître toute forme de nomadisme.

La saturation de l'espace

On a vu que l'élevage nomade peut être défini comme l'exploitation extensive par des troupeaux herbivores de ressources végétales et hydrauliques rares, dispersées et variables dans le temps et dans l'espace. Dans ce contexte, les guerres, rezzous et épizooties permettaient un équilibre précaire entre les ressources pastorales, les troupeaux et les hommes. Chaque crise réajustait un gonflement démesuré des troupeaux, dans un mouvement sinusoïdal des effectifs. Les autorités coloniales



Affluence en saison sèche à une station de pompage de l'arrondissement de Tchih Tabaraden au Niger (E. Bernus).

et les techniciens de l'élevage formés dans les écoles européennes voulurent mettre fin à ce contexte d'insécurité. Randall Baker a parfaitement décrit ce type d'intervention dans l'Est africain (Karimojong), où les « tentatives de développement » rompirent des équilibres bien établis par des mesures inadaptées qui provoquèrent un surpâturage général aboutissant à la destruction du milieu naturel ; les autorités essayèrent ensuite de traiter successivement les manifestations du déséquilibre (symptômes) plutôt que le déséquilibre lui-même (maladie), ce qui aggrava le mal. Ce même auteur résume, à l'occasion de la récente sécheresse, ce « syndrome du développement pastoral » qu'il caractérise par la rupture de l'équilibre antérieur considéré par les autorités comme inefficace et irrationnel, et une thérapeutique limitée aux symptômes plutôt que mise au service d'une restauration globale. En Afrique de l'Ouest, les services vétérinaires s'attaquèrent simultanément aux épizooties et au développement des ressources hydrauliques. Ces campagnes ponctuelles enregistrèrent des succès spectaculaires : les épizooties du passé furent éradiquées et les animaux se multiplièrent autour des nouveaux points d'eau et forages, sans que les ressources fourragères aient pu connaître un développement parallèle. En outre, le contrôle de l'espace pastoral échappe aux autorités traditionnelles : en Ouganda, par exemple, les parcours de saison sèche des Karimojong furent considérés comme inoccupés et « donnés » aux tribus voisines. Dans le même ordre d'idée, les points d'eau publics ouverts en zone sahélienne furent à la disposition de n'importe qui, ce qui provoqua un afflux de pasteurs peuls sur des parcours contrôlés jusque-là par les seuls Touaregs. Dans ces deux cas, dans l'Est et dans l'Ouest de l'Afrique, la multiplication des troupeaux ne tint pas compte des possibilités de charge des parcours, et lors des périodes sèches récentes, les animaux moururent en grand nombre, faute non pas d'abreuvement, mais de fourrage. Ces politiques menées sans connaissance préalable approfondie de la situation réelle provoquèrent involontairement une saturation globale de l'espace pastoral ainsi que des surcharges locales autour des points d'eau à grande capacité, créant ainsi une discontinuité accrue de l'occupation des parcours.

Le renversement des valeurs et du rapport de forces entre nomades et sédentaires

L'agressivité des populations nomades dont il a été question au début de ce texte faisait peser sur toutes les populations paysannes voisines un danger permanent ; possédant des

montures rapides et résistantes, ne respectant pas la trêve tacite des périodes culturelles, les nomades jouaient sur la surprise, le raid à longue portée et le repli dans des zones inaccessibles ; ils pouvaient exercer ainsi un contrôle permanent sur les régions agricoles en exigeant des redevances en céréales. Leur excédent de population se déversait par vagues successives sur les pays sédentaires. Ce rapport de forces s'est aujourd'hui totalement inversé. En premier lieu, la supériorité démographique des nomades, attestée par les historiens anciens (Ibn Khaldoun) aussi bien que par des chercheurs actuels (X. de Planhol), semble avoir disparu : les enquêtes récentes qui analysent l'évolution de populations nomades ou sédentaires vivant dans une même région montrent que le dynamisme démographique est proportionnel au degré de sédentarité. Dans une enquête sur la vallée du Sénégal, on voit que le taux d'accroissement des Maures (11 ‰) est beaucoup plus faible que celui des paysans (24 ‰). L'étude démographique et économique en milieu nomade menée en 1963-1964 au Niger montre que les purs nomades, Peuls et Touaregs, ont également un taux d'accroissement annuel plus faible (11 et 12 ‰) que celui des sédentarisés (35 ‰). On constate donc un gradient démographique qui va du plus sédentaire au nomade en passant par les situations intermédiaires (semi-nomadisme). Selon une enquête très récente au Mali, le taux net de reproduction des Touaregs est de 1,8 p. 100, alors que celui des paysans Bambara est de 2,4 p. 100. De ce fait, à moyen terme la croissance des nomades sera largement inférieure à celle des sédentaires, qui bénéficient par ailleurs davantage de protections sanitaires. Ainsi une étude démographique sur le Sahel faite par Caldwell en 1975 montre, dans ses prévisions sur l'accroissement démographique jusqu'à l'an 2000, que, sur une population totale (100 p. 100), les habitants des villes passeront de 10 à 20 p. 100 ; les ruraux de 80 à 74 p. 100 et les nomades de 10 à 6 p. 100. Autrement dit, avec une croissance faible ou nulle, les nomades sont placés en position d'infériorité vis-à-vis des ruraux et des urbains. Leur agressivité, de ce fait, devient faible, et de nos jours les conquérants des espaces agricoles nouveaux, les colons qui défrichent les terres neuves sont les nomades sédentarisés ou les paysans sans terre.

Le retournement du rapport de forces au profit des sédentaires se manifeste également sur le plan de la conception de l'espace et de l'utilisation des terres. Dans presque tous les pays où vivent des nomades, les projets de développement sont mis en œuvre par des organismes internationaux et gérés par des personnalités d'origine paysanne. De ce fait, toutes les régions de parcours utilisées par les nomades sont souvent tenues pour des terres vierges et inappropriées, et mises en culture. Dans les régions

où cohabitent pasteurs et agriculteurs, ces derniers colonisent toutes les vallées aux terres riches et refoulent les éleveurs et leurs troupeaux dans les zones pauvres des plateaux, ou les rejettent complètement hors des zones cultivées. Dans les grands projets d'aménagement des fleuves (Sénégal, Niger, Nil), où des barrages permettent l'irrigation de vastes périmètres, les éleveurs n'ont plus accès aux rives et aux zones périodiquement inondées. Or, ces fleuves allogènes qui naissent dans des régions de forte pluviométrie traversent des zones arides comme des sillons de vie. Les pâturages flottants du Niger, exploités au Macina par les troupeaux en saison sèche, sont de plus en plus transformés en casiers à riz, et exclus de l'écosystème pâturé des nomades, dont ils sont une composante indispensable. Ces quelques exemples montrent que les parcours des éleveurs sont le plus souvent considérés comme des terres libres. L'agriculture prime sur le pastoral, et l'intensif, qui demande en irrigation des investissements considérables, ne prendra que rarement en compte les droits d'usage de nomades pratiquant un élevage extensif.

*Contraintes dues à l'industrialisation
et à la récente sécheresse*

Dernières contraintes enfin, celles qu'induit l'industrialisation. La production du pétrole dans les Émirats arabes, en Algérie, en Libye, celle du fer en Mauritanie, de l'uranium au Niger, introduit dans des zones désertiques vouées jusqu'ici à un élevage chamelier des centres urbains industriels qui fournissent des emplois salariés et bouleversent l'économie traditionnelle. On assiste à la dégradation de la valeur des produits de l'élevage par rapport aux produits manufacturés. Les nomades doivent s'adapter à des structures industrielles qui les ignorent, et ils apparaissent parfois comme des gêneurs, s'ils ne sont pas des pourvoyeurs de main-d'œuvre à bon marché.

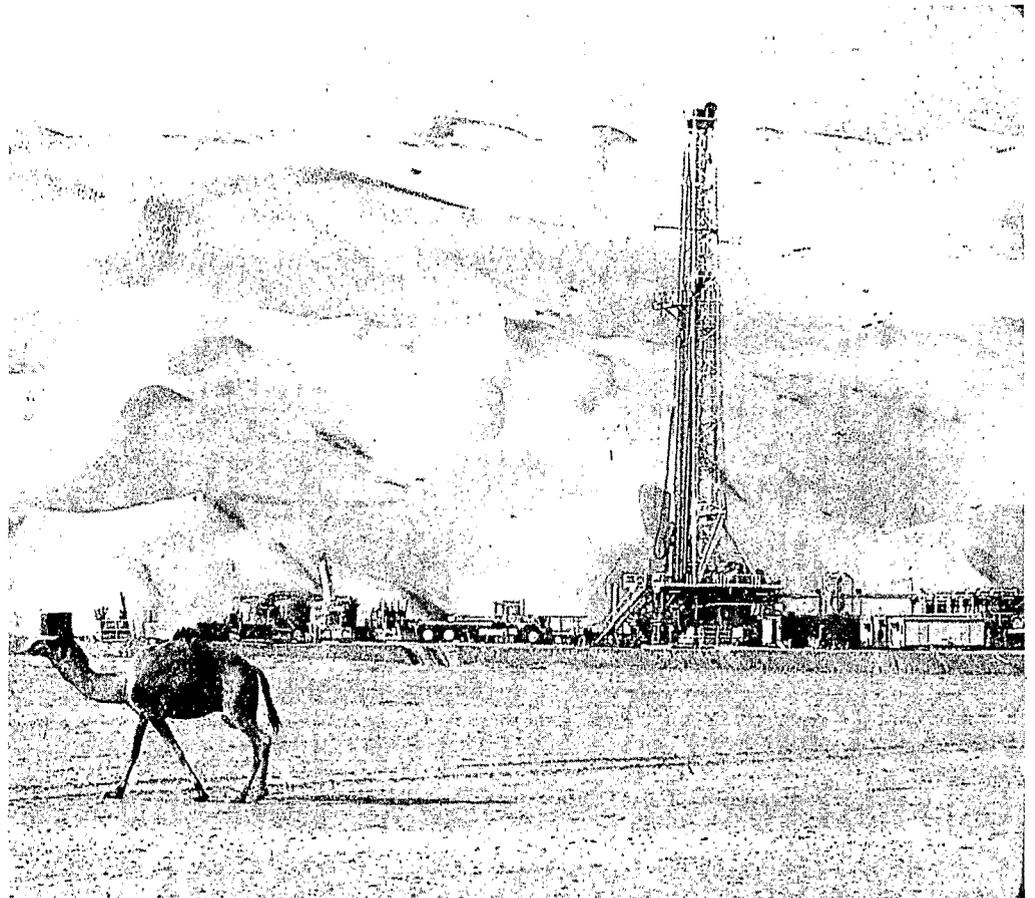
La dernière décennie a connu dans l'ensemble de la zone tropicale aride et subtropicale de l'hémisphère Nord une période de fort déficit pluviométrique observée en Afghanistan, au

Moyen-Orient, en Afrique sahélo-saharienne et orientale. Dans le passé, des sécheresses plus intenses encore sont attestées, comme celle de 1910-1915 en zone sahélienne, par exemple. Il semble cependant que la récente sécheresse ait eu des effets beaucoup plus graves que les précédentes : surprénant une population d'éleveurs aux effectifs en hommes et en animaux en nette augmentation, elle a fait subir au couvert végétal une destruction et une péjoration quantitative et qualitative beaucoup plus importantes. D'autre part, les éleveurs nomades dont les sociétés sont en pleine mutation étaient beaucoup moins armés que par le passé pour lutter contre cette crise qui, en elle-même, n'était pas pour eux une nouveauté.

Peut-on être éleveur nomade aujourd'hui ?

Les pasteurs nomades sont aujourd'hui rattachés à des États indépendants qui cherchent avec courage à définir leur identité. Dans bien des cas le nomadisme est suspecté par les gouvernements, qui pensent que le nomade est par nature incapable d'une intégration nationale. Le nomadisme apparaît également aux jeunes États comme un genre de vie archaïque dont ils ont honte et qui fait obstacle à l'image de modernisme dynamique qu'ils souhaitent donner au monde extérieur. « À tort ou à raison, dit le professeur Abou Zeid, on considère généralement en Égypte que le nomadisme ou le semi-nomadisme constitue une forme de vie dégradée, incompatible avec les exigences du monde moderne et qui doit par conséquent disparaître. Le nomadisme en effet n'impose pas seulement à ceux qui le pratiquent une existence très dure et pleine d'insécurité, ce qui a toutes sortes de conséquences fâcheuses pour l'économie nationale, notamment dans les mauvaises années ; tel qu'il se pratique dans le désert occidental, il constitue dans les conditions actuelles un véritable gaspillage. D'immenses étendues de terres qui pourraient être mises en valeur à peu de frais et cultivées de façon intensive ne servent qu'au pâturage sans que l'on cherche sérieusement à en tirer meilleur parti. » Cette citation montre bien une position de principe : le

*En Arabie Saoudite,
la modernisation de l'économie
due à l'exploitation
des puits de pétrole
a entraîné de profonds
changements
dans la structure
de la société :
les Bédouins
qui constituaient 75 p. 100 de la
population en 1950
n'en représentent plus
que 15 p. 100 actuellement
(R. Azzi, Woodfin
Camp, Cosmos).*



nomadisme, c'est la pauvreté pour les nomades et le gaspillage pour l'État. La seule solution est donc de le supprimer, et la sédentarisation forcée en est l'aboutissement logique. C'est la tentation de résoudre un problème en faisant disparaître son objet, par simple raison d'État, sans que les intéressés eux-mêmes aient été consultés.

La sédentarisation et ses problèmes

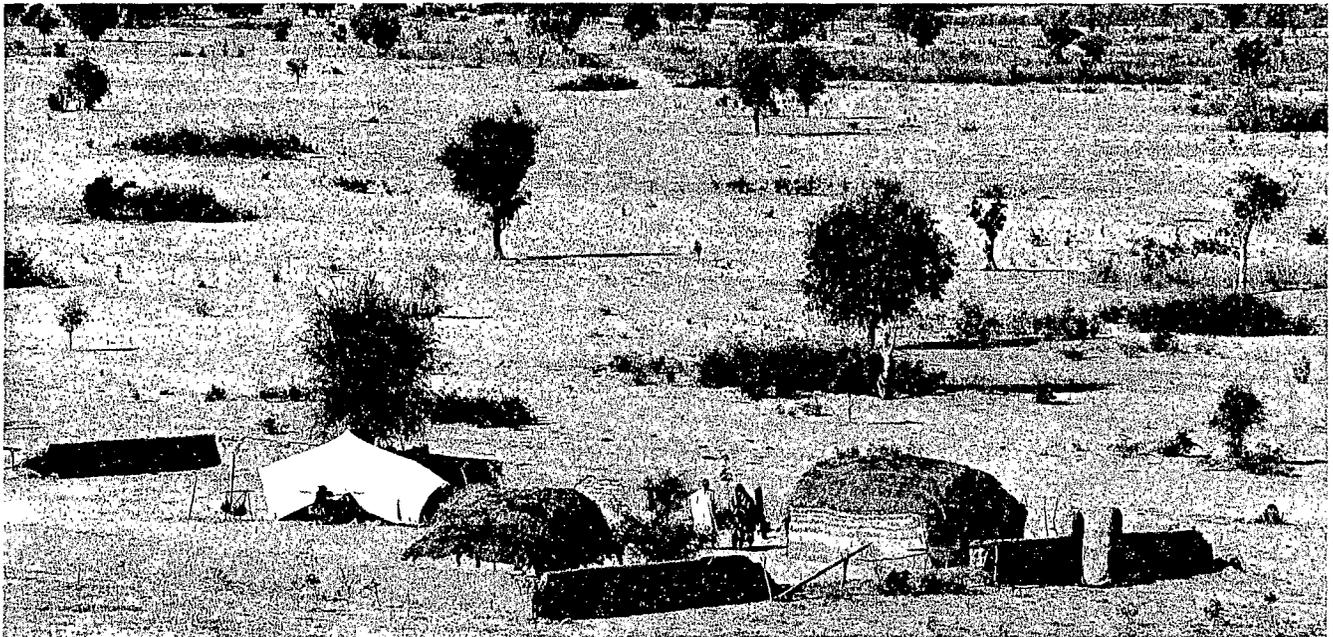
On en arrive donc tout naturellement au problème de la sédentarisation des nomades, qui a donné lieu à une abondante littérature, tendant à prouver que ce phénomène est moins simple que certains planificateurs ou politiciens ne semblent le croire.

La sédentarisation spontanée est un phénomène qui a toujours existé. Fixation par appauvrissement, comme l'a bien montré Planhol, dans le cas le plus fréquent de nomades ayant perdu leur bétail, d'esclaves échappés ou affranchis, ou de familles trop nombreuses qui se fractionnent et dont certains éléments essaient de s'implanter en milieu paysan. Mais cette évolution est loin d'être univoque, et l'on connaît des cas de sédentarisés provisoires qui, après avoir reconstitué leurs troupeaux, ont repris la vie nomade. Fixation par enrichissement aussi, lorsque des nomades trop nombreux et riches en bétail quittent la zone nomade pour s'installer avec leurs structures politiques et leur

dès l'enfance en écoutant leurs aînés et en suivant leurs troupeaux. Dès lors, la civilisation pastorale et son symbolisme ont été profondément transformés. Les bergers sont devenus des techniciens de l'élevage et ils ne perçoivent plus leurs troupeaux comme faisant partie d'un monde global difficile : les tâches pastorales constituent seulement un secteur spécialisé de leurs activités. Les migrations vers les villes s'organisent, et une forme de la culture pastorale a disparu.

Nomadisme, écosystèmes pâturés et valeurs pastorales

Aujourd'hui, après de nombreux échecs, la sédentarisation n'est plus considérée comme une panacée. Les recommandations des organismes internationaux ne vont plus dans le sens d'une fixation autoritaire. Deux critères nouveaux sont désormais pris en compte. Le premier est la reconnaissance de l'existence et de la valeur de la notion d'écosystème pâturé : les problèmes de protection de l'environnement ont été mis à l'ordre du jour au point de susciter dans de nombreux pays la création de ministères ou de services spécialisés et, à l'échelle mondiale, l'élaboration d'un programme des Nations unies (U.N.E.P.). Après les hécatombes provoquées par les récentes sécheresses, un plan a été établi à l'échelle des huit États sahéliens dans le cadre du Club du Sahel, visant à assurer l'autosuffisance de ces États. Il s'agit, en tenant compte de spécificités régionales,



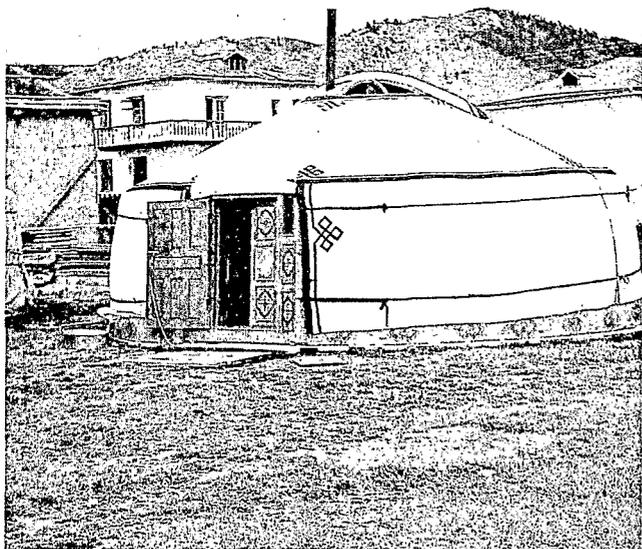
Dans le Sahel, la sécheresse de 1973-1974 a accéléré la sédentarisation des nomades : celle-ci n'est pas totale, les Maures retournant dans leurs pâturages dès qu'une meilleure pluviosité le permet ; néanmoins, la maison en dur élevée à côté de la tente et le mur de brique crue en voie de construction contribueront à fixer la nouvelle génération (B. Nantet).

organisation sociale dans un milieu plus arrosé. C'est le cas des Touaregs Kel Gress du Niger qui ont quitté le massif de l'Aïr au XVIII^e siècle pour se fixer plus au sud, aux frontières du Nigeria actuel, dans le Gober Tudou, région qu'ils ont dès lors contrôlée en développant une économie fondée sur l'élevage, l'agriculture et le commerce caravanier.

La sédentarisation coercitive est celle qui est mise en œuvre par les États désireux de mieux contrôler leurs populations, de les faire bénéficier de la scolarisation, des soins médicaux et de les faire participer à une production intensive planifiée (cultures irriguées), souvent dans le cadre de coopératives se chargeant de la commercialisation des récoltes et du bétail. Ce type de sédentarisation a été pratiqué depuis le XIX^e siècle en Égypte, et s'est traduit par une émigration du travail vers les villes et même récemment vers la Libye. En Mongolie, la sédentarisation a profondément modifié l'élevage, constitué de petits troupeaux se déplaçant à la recherche de pâturages. L'agriculture s'est alors développée, des coopératives d'élevage ont été créées, et les bergers formés dans les écoles et non plus

d'organiser l'exploitation de l'espace de façon complémentaire, en vue d'une diversification et d'une meilleure gestion des ressources : en matière d'élevage, le projet vise à augmenter le rendement du troupeau sans nuire à l'environnement, et dans ce but à spécialiser les différentes zones géographiques selon leurs possibilités optimales ; à une « zone naisseuse » fournissant de jeunes animaux succède une zone intermédiaire dans laquelle les animaux sont regroupés dans des ranches d'embouche, avant d'être dirigés vers la zone agricole méridionale chargée de la « finition ». Dans cette chaîne conduisant les animaux des abords du Sahara au « Soudan », l'élevage nomade pratiqué dans la zone naisseuse n'est pas remis en question, mais il s'intègre dans une politique de gestion des pâturages. Cette tendance à privilégier le milieu est également à l'ordre du jour en Afrique de l'Est ; un ouvrage de D. J. Pratt et M. D. Gwynne, *Rangeland Management and Ecology*, définit les règles à observer dans la pratique d'un élevage rationnel pour préserver les ressources naturelles.

Le second critère, encore discrètement évoqué au niveau des



Les Mongols, nomades invétérés, pratiquent depuis une vingtaine d'années un semi-nomadisme avec campements divers proches d'équipements fixes. Les citadins - fonctionnaires et intellectuels - attachés aux traditions utilisent volontiers en été une yourte luxueuse, telle celle-ci, située au centre de la capitale provinciale de Tsetserleg (F. Aubin).

instances politiques de décision, est celui de la valeur intrinsèque des civilisations nomades. Un peu partout dans le monde, des études ponctuelles ont démontré l'ampleur du savoir véhiculé par ces cultures, le bien-fondé de leurs techniques et la richesse de leur littérature orale et de leur poésie. Beaucoup de jeunes nomades, quoique formés à l'école de l'Occident, ont pris récemment conscience de la valeur de leur culture et de la nécessité vitale pour eux de préserver cet héritage, sous peine de disparaître. De plus en plus nombreux sont ceux qui estiment avoir les moyens de trouver par eux-mêmes des solutions originales leur permettant de s'insérer progressivement dans le monde moderne, plutôt que de subir des décisions arbitraires prises loin des réalités qu'ils sont seuls à connaître, et dont le résultat le plus certain ne peut être que la disparition physique, à brève échéance, de populations entières et des valeurs qu'elles représentent pour l'humanité.

La prise en compte de ces deux critères ne peut toutefois devenir un prétexte pour minimiser la gravité des problèmes se posant aux nomades pour survivre en tant que tels : ce n'est pas la bonne conscience des pays riches les maintenant artificiellement dans des paysages grandioses pour servir de guides ou d'animateurs de parcs nationaux où ils seraient chargés de « vivre à la nomade » pour la caméra des touristes qui résoudra la question.

L'extension ou la rétraction des territoires occupés par les nomades a pu s'expliquer et se justifier jusqu'à une date récente par les variations climatiques et/ou démographiques d'un milieu instable et marginal, impropre aux grandes concentrations humaines. En cette fin du XX^e siècle, les desseins politiques des grandes puissances et les richesses minérales découvertes dans des zones désertiques jusqu'ici à l'écart des convoitises internes ou étrangères ne laissent aucune région du globe indemne de secousses ou de guerre : l'Afghanistan, le Sahara occidental, le Tchad et l'Ouganda en sont des exemples bien connus. Dans les trois premiers cas, les nomades sont les acteurs directs du conflit, et ils utilisent leur connaissance du terrain, leur science de la guérilla : ils retrouvent en quelque sorte, avec des armes et des techniques nouvelles, les grands raids, les aventures à longue portée qui leur étaient interdites depuis de longues années par la « pacification » de la période coloniale. Au Sahara occidental, les grands nomades Regueibat, qui conduisaient parfois leurs troupeaux du Sud marocain jusqu'aux rives du fleuve Sénégal, sont devenus des nomades motorisés et armés

qui portent la guerre des frontières algériennes au cœur du Maroc et de la Mauritanie. Leurs attaques semblent souvent surprendre des adversaires plus statiques. Mais il est clair que cette forme extrême de nomadisme, même si elle témoigne d'un farouche sursaut du sentiment d'identité, ne peut exister que par l'apport d'une aide matérielle militaire extérieure, excluant toute gestion rationnelle d'un troupeau par une société homogène.

En Ouganda, en revanche, les nomades sont les victimes des troubles et de l'insécurité : les effets des pillages d'armées en déroute se surimposent à ceux de la sécheresse. Les Karimojong meurent de faim, victimes de cette double pression, incapables de réagir face à la disette et à la maladie, provisoirement et partiellement pris en charge par l'aide internationale, ce qui accroît encore leur dépendance.

Les sociétés nomades ont montré au cours de l'histoire qu'elles étaient capables d'adaptations et de choix. Le problème présent est de savoir si les contraintes de tous ordres qui pèsent sur le monde actuel laisseront aux nomades une marge suffisante de liberté et d'agressivité pour orienter leur avenir, sauvegarder leur identité et vivifier leur culture sous des formes nouvelles.

E. B.

Bibliographie

- A. M. ABOU ZEID, « La Sédentarisation des nomades dans le désert occidental de l'Égypte », pp. 573-581 de *Nomades et nomadismes en zone aride*, in *Rev. Int. des Sciences sociales*, vol. XI, n° 4, U.N.E.S.C.O., 1959 / R. BAKER, « The Need for long term strategies in areas of pastoral nomadism », in *Drought in Africa*, David Dalby and R. J. Harrison Church dir., S.O.A.S., univ. de Londres, 1973 ; « Development and the pastoral people of Karamoja, North-Eastern Uganda. An example of the treatment of symptoms », in *Pastoralism in Tropical Africa*, T. Monod dir., pp. 188-205, I.A.I., Oxford Univ. Press, 1975 / E. BERNUS, *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*, Mémoire O.R.S.T.O.M., n° 94, Paris, 1981 / P. BONTE, *Production et échange chez les Touaregs Kel Gress du Niger*, Micro-édition, Inst. d'ethnol., Paris, 1970 ; « Les Civilisations pastorales », in *La Recherche*, n° 53, pp. 130-140, 1975 / J. C. CALDWELL, *La Sécheresse dans le Sahel et ses conséquences démographiques*, Cahiers O.L.C., n° 8, Washington, 1975 / M. DUPIRE, *Organisation sociale des Peuls*, Plon, Paris, 1970 ; « Les Facteurs humains de l'économie pastorale », in *Études nigériennes*, n° 6, Niamey, 1972 / *Être nomade aujourd'hui*, musée d'Ethnographie, univ. de Neuchâtel, 1979 / C. DE FOUCAULD, *Dictionnaire touareg-français*, 4 vol., Impr. nat., Paris, 1951-1952 / P. GOUROU, *Pour une géographie humaine*, Flammarion, Paris, 1973 / M. HERSKOVITZ, « The Cattle Complex in East Africa », in *Amer. Anthropol.*, 1926 / W. IRONS & N. DYSON-HUDSON dir., *Perspectives on Nomadism*, E. J. Brill, Leyde, 1972 / T. MONOD dir., *Pastoralism in Tropical Africa*, Intern. African Inst., Oxford Univ. Press, 1975 / V. MONTEIL, « Essai sur le chameau au Sahara occidental », in *Études mauritaniennes*, n° 2, Saint-Louis du Sénégal, 1952 / X. DE PLANHOL, « Nomadisme », in *Encyclopædia Universalis*, vol. XI, pp. 841-843, 1971 ; « Saturation et sécurité : sur l'organisation des sociétés de pasteurs nomades », in *Pastoral Production and Society*, pp. 29-42, Cambridge Univ. Press et Maison des sciences de l'homme, Paris, 1979 / X. DE PLANHOL & P. ROGNON, *Les Zones tropicales arides et subtropicales*, collection U, Armand Colin, Paris, 1970 / D. J. PRATT & M. D. GWYNNE, *Rangeland Management and Ecology in East Africa*, Hadder & Stoughton, Londres-Sydney-Auckland-Toronto, 1977 / F. W. DE SAINT-CROIX, *The Fulani of Northern Nigeria*, Gregg Int. Publ. Ltd., 1972 / P. C. SALZMAN dir., *When nomads settle. Processes of sedentarization as adaptation and response*, Praeger, New York, 1980 / A. I. SOW, *La Femme, la Vache, la Foi*, Classiques africains, Julliard, Paris, 1966 / U.N.E.S.C.O., « Écosystèmes pâturés tropicaux », in *Recherches sur les ressources naturelles*, vol. XVI, Paris, 1981.

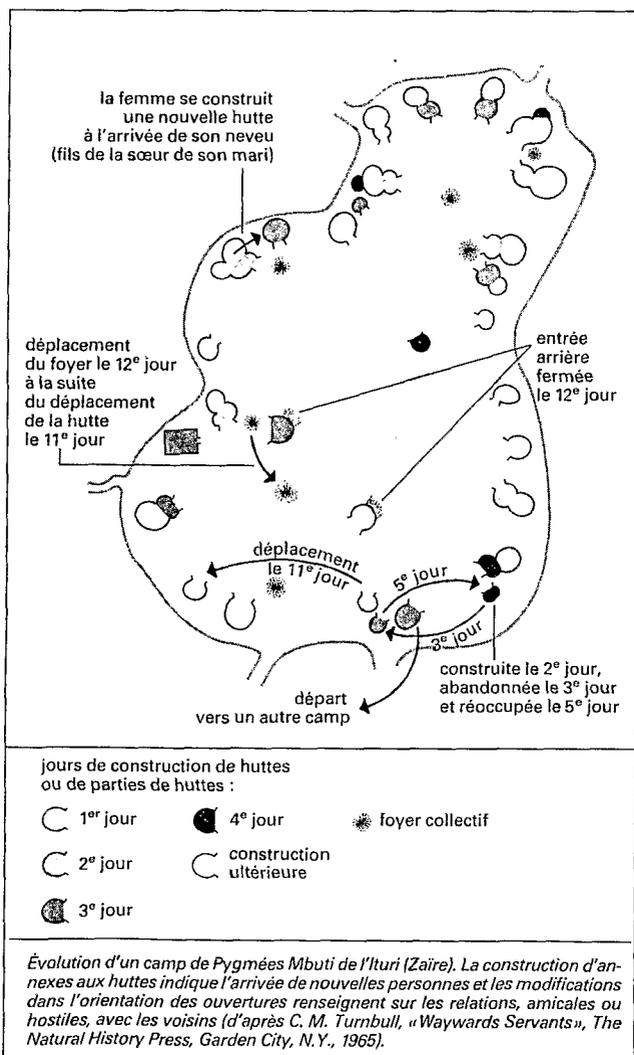
Habitat et modes de vie

Sont nomades, au sens large, tous ceux qui mènent une existence itinérante, que ce soit par adaptation au milieu naturel, par vocation religieuse, par refus d'une vie sédentaire ou en vue de l'exercice d'un métier particulier.

Le nomadisme « classique », mode d'exploitation du milieu naturel par la collecte, la pêche, la chasse ou l'élevage, impliquant des déplacements périodiques, place les nomades, les semi-nomades et les transhumants face à deux exigences apparemment contradictoires : la mobilité qui interdit l'accumulation, et la nécessité de disposer de quoi s'abriter et se protéger. Les solutions apportées à cette double exigence sont de trois types : abris temporaires, habitations mobiles, habitations saisonnières fixes placées à des étages écologiques différents.

Les abris temporaires

Les abris temporaires sont liés à un milieu climatique donné, à l'existence de matériaux disponibles sur place et à une technologie particulière utilisant des outils rudimentaires. Il s'agit de constructions que l'on bâtit à l'arrivée et que l'on quitte lorsque les ressources végétales et animales du territoire ne sont plus suffisantes. Le milieu naturel abondant en matériaux de construction et l'absence de moyens de portage ou de transport



contribuent à l'abandon de la hutte, que l'on reconstruit à neuf plus loin. C'est ce que font les Pygmées Mbuti de l'Ituri (Zaire), à qui le milieu tropical fournit les tiges flexibles pour les arceaux entrecroisés de la hutte et les larges feuilles de phrynium pour l'enveloppe protectrice imperméable. À chaque nouveau camp, les femmes édifient de nouvelles huttes hémisphériques. Elles en orientent l'entrée dans la direction d'une hutte voisine avec les habitants de laquelle le ménage entretient de bonnes relations. À l'arrivée de nouveaux membres du groupe ou en cas de mésentente entre deux familles, les femmes déplacent les huttes ou en réorientent l'ouverture. Ainsi la disposition des abris fait apparaître à l'intérieur du camp pygmée le réseau des relations dyadiques entre les membres d'une société égalitaire.

À l'autre extrémité de l'œcoumène, l'igloo esquimau offre l'exemple d'une habitation temporaire liée à une saison, puisque le matériau de construction, une neige dense et ferme, n'est disponible que pendant quelques mois. Autrefois seule demeure d'hiver des Esquimaux Centraux (Caribou du sud-ouest de la baie d'Hudson et Netsilik de la presqu'île d'Adélaïde, Canada), il est abri de voyage et de chasse chez les autres Esquimaux, qui passent l'hiver dans des maisons de terre, de pierre ou de bois importé. L'été, les Esquimaux avaient – ou ont encore – des huttes et des tentes en peaux de caribou. Ainsi les habitations des Esquimaux Centraux appartiennent aux deux premières catégories de notre typologie : temporaires l'hiver, mobiles l'été. Aujourd'hui, la plupart d'entre eux habitent des maisons préfabriquées. L'hiver, pendant la chasse, lors de déplacements rapides ou en cas de brusques tempêtes, l'Esquimau construit un igloo de toute petite dimension, achevé en une demi-heure. De toute façon, l'Esquimau dispose d'un savoir technique considérable, transmis à l'intérieur du groupe, pour tailler dans la neige à l'aide d'une sonde à neige et d'un couteau en os les blocs légèrement arrondis qu'il dispose en spirale, de l'intérieur, pour former une coupole. L'intérieur de l'igloo comprend une banquette de neige recouverte d'une jonchée de fagots de bruyère et de peaux de caribou ou d'ours. Le seul apport de chaleur est dû à la présence des occupants ; la température intérieure ne dépasse que de peu 0 °C.

Les habitations mobiles

Avec la domestication des animaux de portage ou de trait, chien (premier animal domestiqué), bovidés, camélidés, équidés et renne, l'homme a pu déplacer son habitation avec lui et exploiter des régions arides ou steppiques où il ne trouvait pas de matériaux de construction. Les techniques du tissage, du foulage et du tannage, qui permettent la fabrication du couvert souple, mince et durable, avaient sans doute déjà été maîtrisées. Ces couverts sont issus d'une transformation des matériaux fournis par l'environnement et par les produits de l'élevage ou de la chasse. L'emplacement ainsi que la composition du camp ne sont pas permanents. Les habitations qui le constituent n'ont en général pas de fondations, et lorsque le camp est levé il n'en reste que quelques traces sur le sol.

Typologiquement, l'habitation mobile démontable peut se diviser en deux grandes catégories : la tente et la hutte. Elles se différencient par la structure tendue de la première, par la structure autoportante de la seconde. Dans la tente, c'est le couvert, le vélum souple, en tissu, peau, nattes, toile ou matière synthétique, relié par des cordes à des piquets enfoncés dans le sol, qui maintient par forte tension les poteaux qui le supportent ; l'extrémité inférieure des poteaux repose sur le sol sans s'y enfoncer. Quand on retire le vélum, la structure s'effondre. La tente est liée à l'absence de bois, donc à l'impossibilité d'avoir des pièces de charpente. La hutte a une armature rigide, la plupart du temps en bois ; elle tient au sol

par elle-même, indépendamment du couvert. Celui-ci est un solide souple, végétal ou animal, étendu sur l'armature, sans tension. La yourte des peuples turco-mongols d'Asie centrale et le tipi des Indiens des plaines d'Amérique du Nord sont des variantes de la hutte.

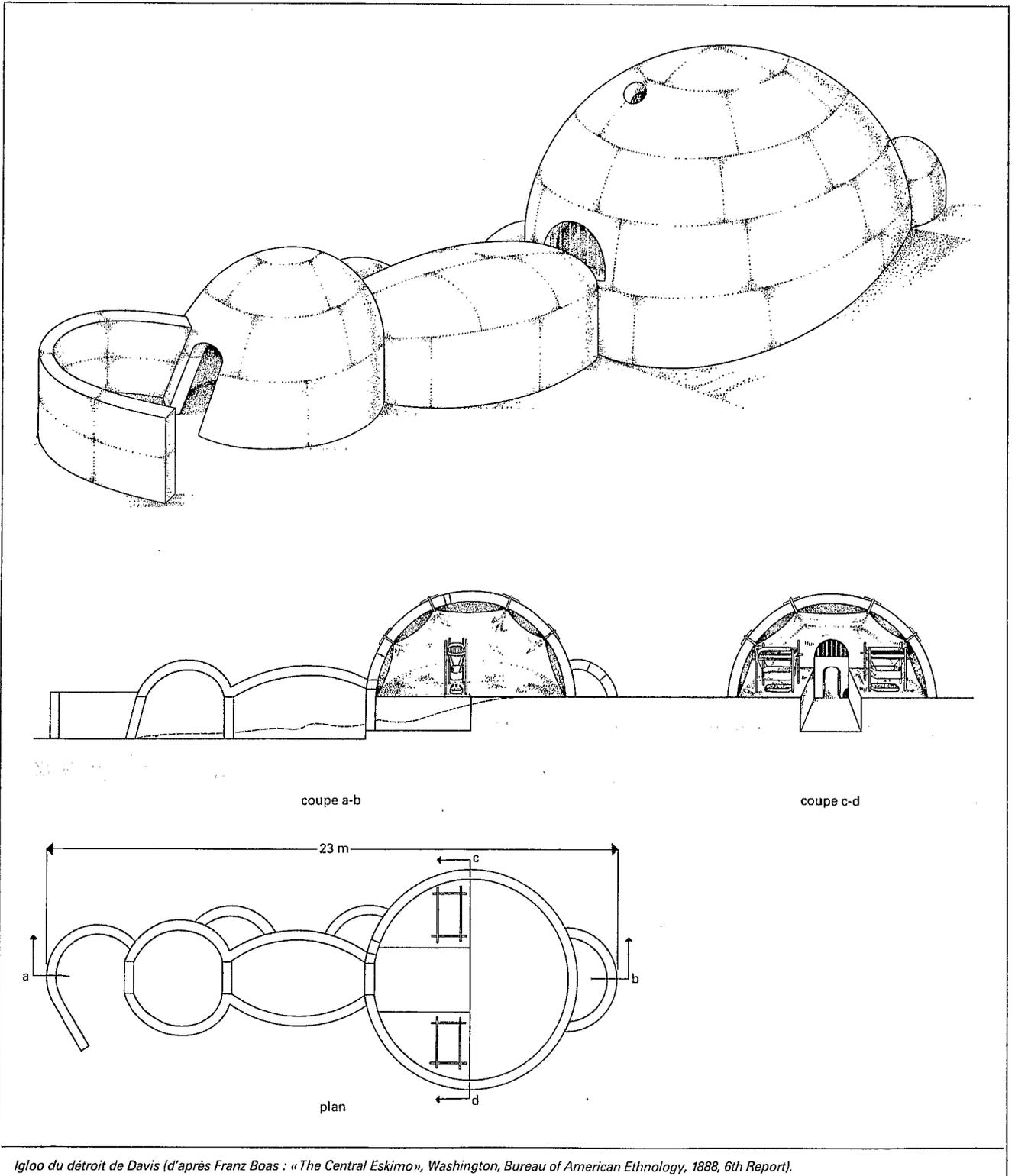
La tente noire

La tente noire, au vélum tissé en poil de chèvre et de mouton ou de yak, occupe, sous des formes diverses, une aire géographique continue de la Mauritanie à l'Afghanistan ; on la retrouve quelque 600 kilomètres plus à l'est, au Tibet. La

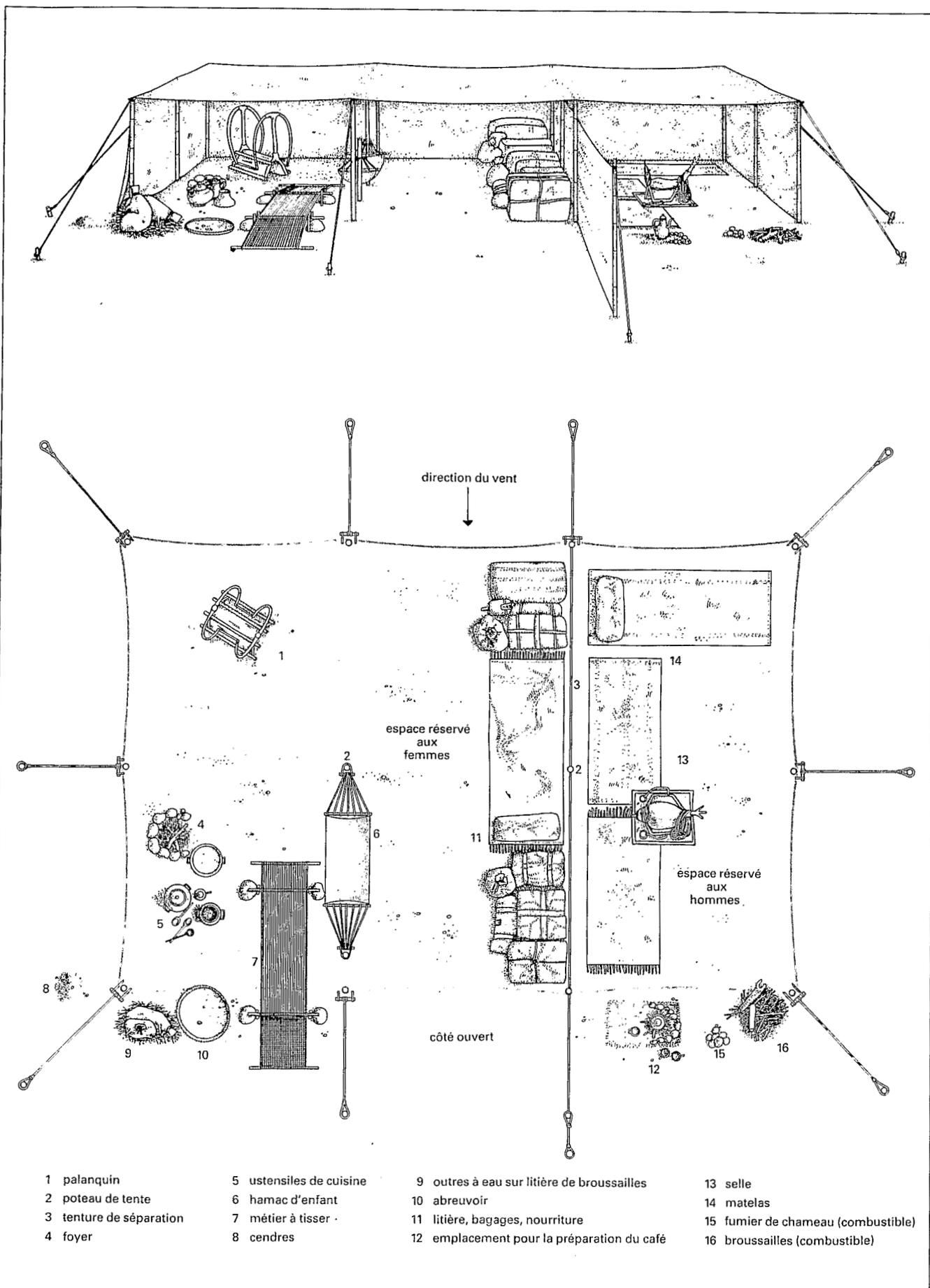
tente est cependant mal adaptée aux vents de sable et aux brusques changements de température. Sa présence dans une aire aussi vaste et dans des climats aussi différents, quoique à faible pluviosité, est un bel exemple de diffusion culturelle et de très relative adaptation écologique.

Le poids total d'une tente est inférieur à 100 kilos, à quoi il faut ajouter les tapis et nattes de sol, les sacs de voyage, les sacs pour les effets, les provisions, les réserves d'eau, les ustensiles de cuisine, une ou deux bandes de vélum en réserve, tout un ensemble de biens transporté à dos d'animal.

De la tente maure au vélum tendu en forme de pyramide à quatre côtés ne tombant pas jusqu'au sol, à la tente arabe au toit presque plat et à parois latérales suspendues, et à celle,



Igloo du détroit de Davis (d'après Franz Boas : « The Central Eskimo », Washington, Bureau of American Ethnology, 1888, 6th Report).



Plan de tente de Bédouins riches (Koweït). D'après H. R. P. Dickson : « The Arab of the desert : a glimpse into Badawin life in Kuwait and Saudi Arabia », George Allen & Unwin Ltd, Londres, 1949.

très vaste, des pasteurs nomades du nord-est du Tibet au vélum trapézoïdal en poil de yak et à toit plat, les caractères ethniques ou régionaux se manifestent par le nombre, la disposition et la dimension des poteaux et des pieux, la présence ou l'absence d'une panne faîtière et de parois, et par l'organisation spatiale intérieure. Parfois plusieurs types de tentes coexistent à l'intérieur d'un même groupe, une petite pour les migrations rapides, une plus grande pour les pâtures plus stables.

Le vélum, généralement rectangulaire, est formé de plusieurs longues bandes étroites, tissées sur de petits métiers horizontaux portatifs à un rang de lisses et cousues. Il est souvent renforcé par des bandelettes. Le couvert est tendu au moyen de cordes passées dans des anneaux de bois, de fibres ou de cuir et attachées aux piquets extérieurs, qui jouent le rôle d'amarres. Des pieux relèvent les bords de la tente, auxquels sont accrochées ou épinglées des parois de même matière que la toiture. Le tissage du vélum et son assemblage, le montage, le démontage et la réparation de la tente sont l'affaire des femmes ; dans quelques cas exceptionnels, ce travail est confié à des groupes spécialisés, marginaux, de statut inférieur. L'ordre de montage est bien rendu, dans le cas des Bédouins du Koweït, par les phrases rythmées lancées par le chef de clan aux femmes et aux serviteurs chargés de cette tâche : « Étendez la tente, ô mes gens – Tendez les cordes, ô mes enfants – Amarrez l'extrémité des cordes au sol (ou) Enfoncez les piquets et enroulez les cordes autour d'eux – Tendez les cordes, ô Hussa, ô Wadha – Tirez encore sur l'extrémité des cordes, ô Marzuk, ô Nasir – Placez les poteaux de devant [toujours du côté opposé au vent] – Dressez les poteaux centraux [travail d'hommes] – Dressez les poteaux postérieurs et latéraux – Maintenant, encore un effort et tendez encore une fois toutes les cordes – Maintenant, attachez les parois à l'arrière et sur les côtés et recouvrez-en le bas avec du sable pour les maintenir en place – Maintenant, attachez les séparations intérieures – Étendez les tapis et les matelas et préparez la pièce des femmes [à gauche et au centre] et la pièce des hommes [à droite] » (d'après H. R. P. Dickson).

La tente, avec ses auvents et ses parois relevées, délimite un espace ouvert. Apparemment, elle n'établit pas une limite matérielle nette entre l'intérieur et l'extérieur ; l'organisation de l'espace intérieur, cependant, traduit les règles de l'organisation sociale. La tente noire, surtout celle des Arabes, se divise en deux parties de surfaces inégales, séparées par un rideau, une couverture, une natte, une claie. L'un des compartiments, le plus grand, réservé aux femmes, abrite le matériel de couchage, le palanquin, les réserves, le métier à tisser ; l'autre,

celui des hommes, reçoit les invités ; on y recueille parfois les agneaux nouveau-nés.

Dans la tente tibétaine, l'espace intérieur correspond aux deux parties égales du vélum, réunies par des cordes, qui ménagent au faite de la tente un trou pour la fumée et un passage à la lumière. Au fond à droite, il y a l'autel pour le Bouddha et, le long de la paroi, les objets de prix de la famille : vêtements, provisions (céréales, thé), bols de porcelaine, armes, bijoux. L'espace autour du foyer central est réservé aux hommes et à leurs hôtes. À gauche, les femmes disposent les ustensiles de cuisine, le matériel de fabrication du beurre et du fromage ; dans l'angle proche de l'entrée s'entasse le combustible, galettes de bouse de yak et crottes de mouton.

Le poil de yak, qui sert à la confection du vélum, n'est pas tondu, mais peigné au moment de la mue. Hommes et femmes le filent en hiver ; les femmes tissent l'été, lorsqu'elles peuvent tendre la chaîne en plein air près de la tente. Les hommes assemblent les bandes par des coutures serrées ; le tissu très compact est imprégné avec de la suie de bouse qui le rend presque imperméable.

Dans le nord-est du Tibet, sous l'influence des Mongols, des pasteurs nomades tibétains ont appris l'usage de la yourte, tout comme quelques tribus mongoles y ont adopté la tente noire.

La yourte

Si la tente est familière à chacun, la yourte est plus lointaine et mystérieuse. Elle évoque l'Asie centrale et les pasteurs des steppes. Des gravures rupestres datant des III^e et I^{er} siècles avant notre ère, découvertes il y a quelques années dans le bassin moyen du Yénisséï (Sibérie), montrent des éleveurs, leurs troupeaux, leurs cabanes en planches et leurs « yourtes ». Avec les invasions turco-mongoles, l'aire d'utilisation de la yourte s'est étendue sur un territoire qui forme une bande de 1 500 km de large et de 7 000 km de long, de la Mongolie à la Turquie. La yourte est aujourd'hui encore l'habitation permanente ou temporaire de milliers d'éleveurs et d'agropasteurs turcophones. Elle a été réhabilitée en Asie centrale soviétique à l'ère khrouchtchévienne à cause des avantages qu'elle offre, aux brigades d'éleveurs. La littérature récente sur l'Afghanistan, le Turkestan et la Mongolie l'a fait redécouvrir en Occident.

La yourte se compose d'une structure autoportante en bois de saule. Le treillis, déployé selon un plan circulaire, et le cadre de porte avec ou sans battants constituent les parois de l'habitation. Les perches, droites pour la yourte de type mongol,



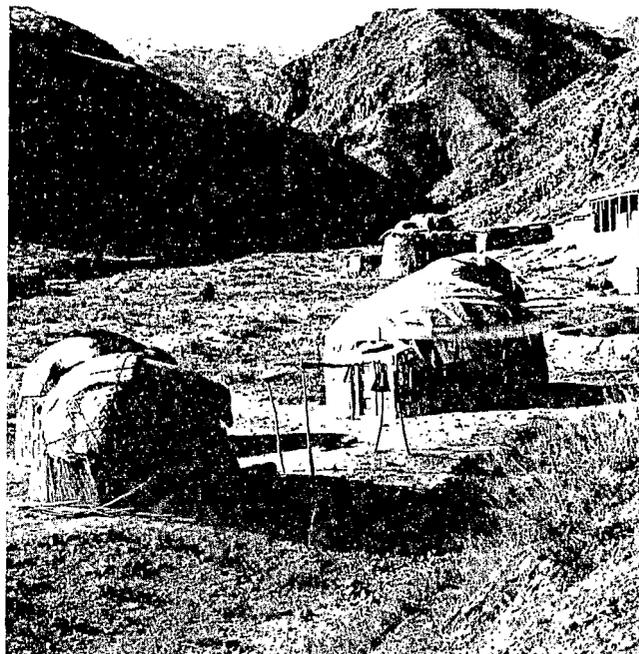
Tente tibétaine.
Dessin de Lobsang Tenzing
(d'après Robert B. Ekvall,
« Fields on the hoof.
Nexus of Tibetan Nomadic
Pastoralism »,
Holt, Rinehart and Winston,
New York-Chicago, 1968).

coudées pour la yourte de type turc, reliant au treillis la roue sommitale formant coupole. Parois et coupole sont recouvertes de larges pièces de feutre posées et amarrées par un réseau de bandes et de sangles ; la pièce de feutre sommitale peut être maniée de l'extérieur pour ménager à la fois une cheminée et une lucarne.

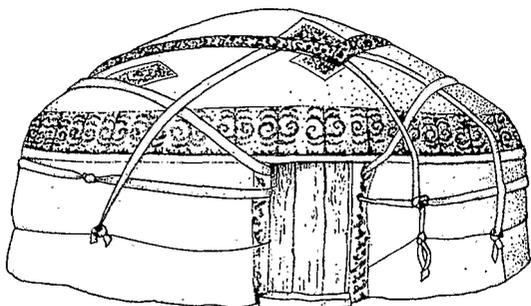
On recourt aux services de charpentiers sédentaires pour la fabrication de la structure en bois. Les autres éléments sont préparés par les femmes qui foulent le feutre (laine de mouton mêlée d'un peu de poil de chèvre) et tissent les bandes. Aux femmes incombent également le montage et le démontage de la yourte ; les hommes aident à hisser les parties les plus lourdes. Il faut compter de deux à trois heures pour le montage. La structure peut durer une vie, le feutre de sept à douze ans.

Pour un même volume habitable, la yourte est beaucoup plus lourde que la tente ; la carcasse pèse de 100 à 150 kilos et le couvert de feutre nécessite au moins 100 kilos de laine. Elle peut être portée par deux chameaux ou trois chevaux. Sa forme enveloppante et son épais couvert conviennent à des climats aussi rudes et venteux que ceux du Pamir et de la Mongolie, où le feutre descend jusqu'au sol ; ailleurs, il arrive à mi-treillis et les parois sont entourées d'une claie de roseau.

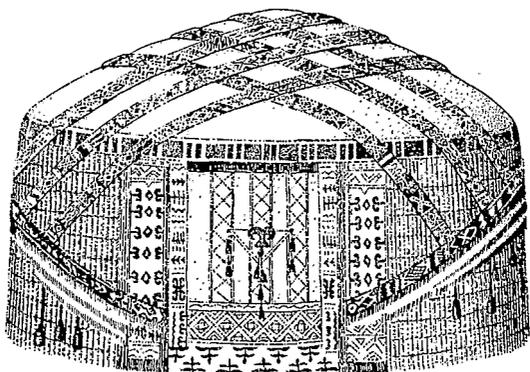
De nos jours, en Mongolie, la yourte fait bon ménage avec les constructions les plus modernes. On peut en acheter les



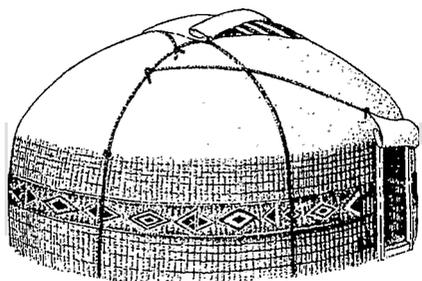
Groupe de huttes au couvert de nattes et yourte, dressées pendant l'été à proximité du village de Gudri dans la province de Baghlan en Afghanistan (P. et M. Centlivres).



yourte kazak



yourte karakalpak



yourte turkmène

Trois exemples de yourtes (d'après N.G. Borozna : «Material'naya kul'tura uzbekov babataga i doliny Kafirgiana» in «Material'naya kul'tura narodov srednei Azii i Kazakhstana», Moscou, 1966).

pièces détachées – fabriquées en série – dans les supermarchés d'Ulan Bator. Alignées dans la banlieue de la capitale, les yourtes sont fixes, posées sur un plancher, reliées au réseau électrique et équipées d'un poêle métallique. Lors des grandes migrations des éleveurs et de leurs moutons, les yourtes sont transportées par camions sur les pâturages.

En Afghanistan du Nord, pour la plupart des turcophones – Kirghiz et quelques Turkmènes mis à part – la yourte n'est plus qu'une habitation saisonnière, transportée sur de courtes distances aux pâturages de printemps et, pendant l'été, à la périphérie du village, dans les jardins et vergers ou simplement dans la cour de la maison où l'on jouit de la brise. À la fin de l'automne, la yourte démontée est entreposée sous la galerie de la maison. Même si ces dernières années un grand nombre d'éleveurs ont passé à l'agriculture et se sont installés dans des maisons de terre, pour l'ancien éleveur devenu cultivateur la possession d'une yourte est signe de prestige et de richesse : elle prouve qu'il a encore un troupeau, donc de la laine pour confectionner le feutre. Une yourte neuve correspond à un nouveau foyer ; le père du jeune homme fournit la carcasse et le feutre, le père de la jeune fille fait tisser par les femmes de sa famille les pièces textiles dont les motifs, variant selon les groupes et les régions, sont autant d'emblèmes ethniques.

Dans la yourte circulaire, il n'y a pas de place perdue et l'on peut se tenir debout sur toute sa surface au sol, ce qui est rarement le cas dans la tente. À l'extérieur, la yourte se présente comme un monde fermé. À l'intérieur, en revanche, il n'y a pas de séparation sous forme de tenture ou de rideau, ce qui n'exclut pas que les êtres et les choses aient leur place et leur espace propres. Le côté des femmes est identifiable par le foyer, le berceau, les ustensiles de cuisson, parfois le métier à tisser, et le côté des hommes par la selle, les pièges à animaux. La place d'honneur, celle de l'invité, est au fond, face à l'entrée.

Les huttes du Grand Nord et le tipi d'Amérique du Nord

Aux environs du cercle polaire, les chasseurs et éleveurs avaient – et ont parfois encore – des habitations d'été démontables et transportables au cours de leurs migrations à la recherche et à la poursuite des animaux qu'ils chassent ou qu'ils élèvent. Les habitations des Lapons, des Samoyèdes, des Ostiak et de certains groupes esquimaux, éleveurs de rennes, sont de plan circulaire ou ovale et se composent de perches



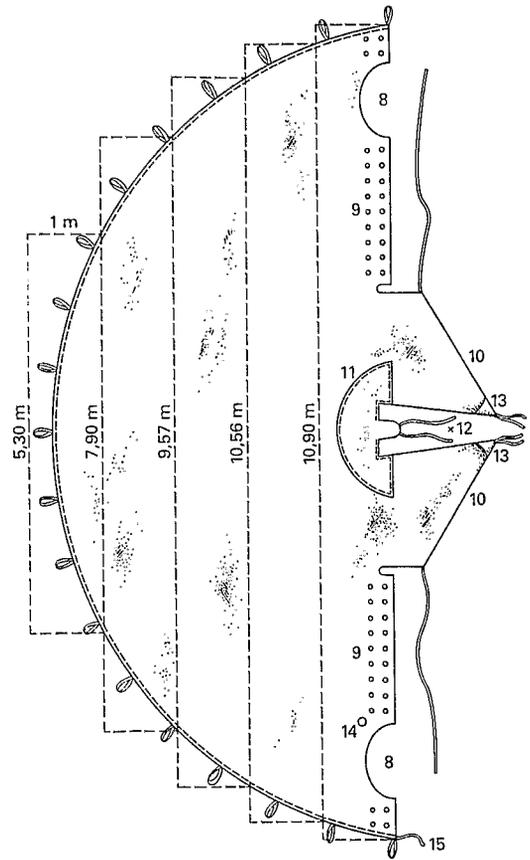
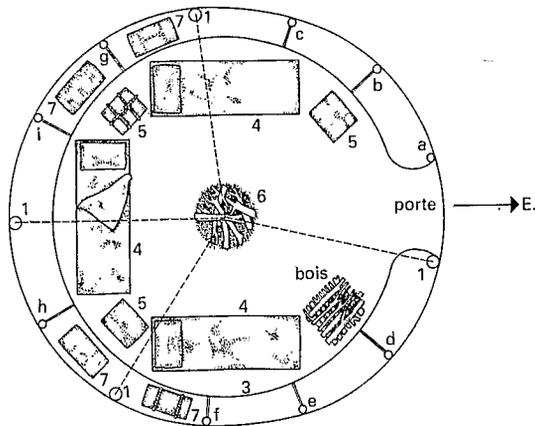
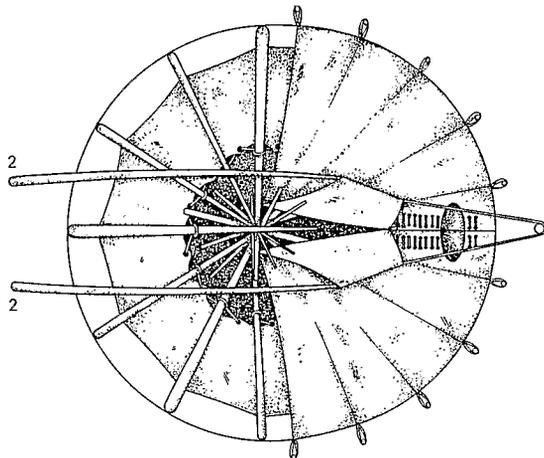
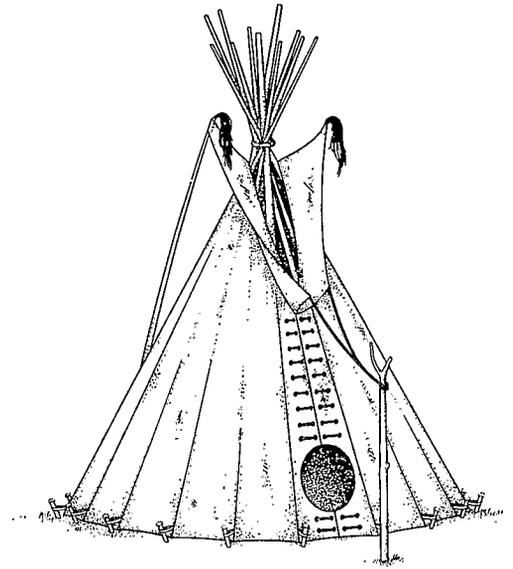
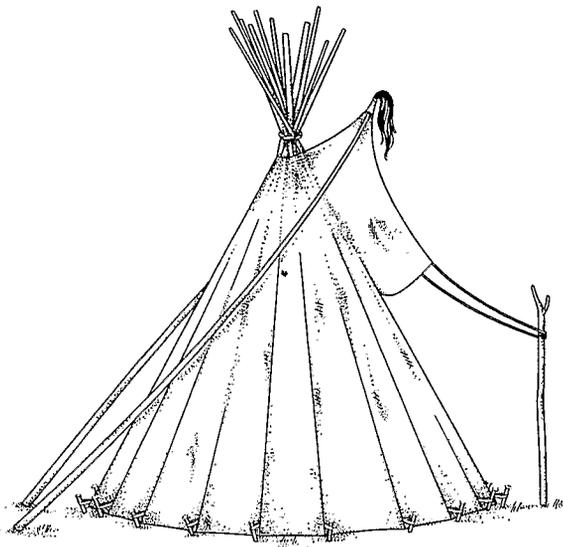
La forme très conique de la yourte firuzkoti est due à la roue sommitale très bombée et de petit diamètre. Les pièces de feutre sont recouvertes de cotonnade blanche. Jam, province de Ghor, Afghanistan (P. et M. Centlivres).



Tente noire d'éleveurs Timuri hivernant à proximité du village de Shakh, province de Faryab, Afghanistan (P. et M. Centlivres).



Tente blanche importante du Pakistan, servant d'habitation aux Jogi, groupe de mendiants nomades, Afghanistan (P. et M. Centlivres).



- | | | | |
|--|------------------|----------------------------|--|
| a-i perches dans l'ordre de pose | 4 lit | 8 ouverture de la porte | 12 centre du demi-cercle à décrire |
| 1 perches de base | 5 bagages | 9 trous pour les chevilles | 13 poches pour l'extrémité des perches extérieures |
| 2 perches extérieures tendant les oreilles | 6 feu | 10 oreilles | 14 bouton pour suspendre la porte |
| 3 toile intérieure ou mur vertical | 7 bagages cachés | 11 partie doublée | 15 cordon cousu tout autour |

Le tipi (d'après R. et G. Laubin, « The Indian tipi », Ballantine Books, New York, 1975 [3^e éd.] ; J. Bidault et P. Giraud, « L'Homme et la tente », J. Susse, Paris, 1946 ; P. Coze, revue « Camping », avr. 1934).

disposées en faisceaux pyramidaux, généralement sans pilier central, recouvertes de peaux de bêtes, d'écorce ou de toile.

L'habitation des peuples paléo-sibériens, Koriak et Chukchi, éleveurs de rennes, et celle des Yakoutes, éleveurs de chevaux et de bovins, comprend une double structure concentrique : des poteaux courts placés en cercle sur lesquels s'appuient ou reposent de longues perches inclinées. Les Yakoutes revêtent leurs huttes d'écorce de bouleau, les Koriak et les Chukchi de peaux de rennes ; chez ces deux peuples, ce sont les rennes domestiques qui traînent les poteaux et les perches pendant les déplacements, tandis que les Yakoutes emploient de lourds traîneaux attelés de chevaux ou de bœufs.

L'évolution du tipi est intimement liée à celle des Indiens des plaines du continent nord-américain (Sioux, Dakota, Cree, Utes...). Elle est liée aussi à l'animal qui jouait un rôle éminent dans leur vie, le bison. Avant l'introduction du fusil et du cheval par les Blancs (fin du XVII^e-milieu du XVIII^e siècle selon les régions), les Indiens étaient agriculteurs, chasseurs et collecteurs ; ils poursuivaient le bison à pied avec l'arc et les flèches, suivaient ses déplacements, se nourrissaient de sa viande et utilisaient sa peau pour en couvrir les tipis. Les tipis étaient petits (de 3 à 5 mètres de diamètre) et les perches courtes étaient traînées par des chiens. L'adoption du cheval fit des Indiens des plaines de grands chasseurs montés, les amena à renoncer, en partie du moins, à l'agriculture, leur permit d'augmenter la taille du tipi (jusqu'à 8 mètres de diamètre) et d'allonger les perches, désormais traînées par les chevaux. Dès la seconde moitié du XIX^e siècle, les Blancs organisèrent le massacre des bisons à l'occasion de la percée des chemins de fer transcontinentaux et des conflits nés de leur empiètement croissant sur les territoires des Indiens. Certains Indiens se reconvertirent alors dans la chasse aux daims et animaux à fourrure ; le plus grand nombre fut parqué dans les réserves et condamné à un long déclin en attendant la renaissance actuelle. Le tipi ne disparut cependant pas : la peau qui le recouvrait fut remplacée par la toile, allégeant les charges et simplifiant le transport. C'est ce qui explique sa survivance chez les Indiens jusqu'aux premières décennies de ce siècle et la vogue de cet abri chez les non-Indiens amateurs de culture indienne. Il y a actuellement au moins trois entreprises aux États-Unis qui fabriquent des toiles et des perches de tipi.

Le tipi se compose d'une armature conique de perches, recouverte de toile de tente, autrefois de peau de bison. Les perches de base sont liées au sommet avec des tendons ou des cordes. On dispose ensuite les autres perches - de 12 à 18 selon le diamètre du tipi - qui s'appuient sur l'intersection des trois ou quatre premières. Elles sont inégalement inclinées, de sorte que le tipi dessine un cône déjeté vers l'arrière ; cette inclinaison permet à la fumée de sortir par le trou sommital placé sur l'avant, qui se ferme et s'ouvre par des volets de ventilation. La forme conique offre une forte résistance aux vents violents de la plaine et un vaste espace intérieur. Chaque tribu se signale par des perches plus ou moins longues, des volets de ventilation plus ou moins trapus, des décors particuliers.

Le montage et le démontage de l'habitation sont confiés aux femmes, auxquelles le tipi appartient. Organisé autour du foyer central, le tipi s'ouvre vers le soleil levant. Au fond, face à l'entrée, est la place du chef de famille et de son hôte ; à sa gauche les hommes, à sa droite les femmes ; de chaque côté de l'entrée, les enfants, les serveurs, le bois, les provisions. Le mobilier se compose de peaux servant de couche, d'appui-dos, de « pare-flèches », coffres en peau décorée pour les effets personnels et la viande.

Une cloison de toile (haute de 1,50 m) fait le tour du tipi à l'intérieur, ménageant un abri à l'intérieur de l'abri ; elle offre l'avantage d'augmenter le tirage, d'améliorer l'isolation, de ménager un espace pour les effets personnels et les bagages, et de brouiller sur la paroi extérieure les ombres des occupants placés autour du feu, les protégeant ainsi d'un guetteur hostile.

Groupement et mobilité

Le camp, l'unité de résidence mobile, groupe des unités familiales, sociales et économiques pour un espace-temps

particulier et limité. Il répond à la nécessité d'exploiter des ressources variables selon le cycle annuel : gibier, fruits de collecte, pâture, eau, ainsi que d'assurer la coopération à l'intérieur du groupe et de gérer les relations épisodiques avec les autres groupes. Chez les pasteurs, la taille du camp dépend de celle des troupeaux, de l'ampleur des ressources disponibles et de la mobilité souhaitée. J.-P. Digard signale pour les éleveurs bakhtiari de l'Iran du Sud-Ouest des campements de cinq ou six tentes, chacune abritant en moyenne cinq personnes, qui rassemblent un troupeau de 200 à 300 ovins et caprins formant, lors des déplacements de printemps et d'hiver, une unité de broutage et de gardiennage ; un berger aidé d'un ou deux chiens suffit. En été, les campements sont à la fois plus importants et plus étendus sur les riches pâturages des monts Zagros ; les troupeaux comptent de 800 à 1 000 bêtes.

La mobilité spatiale due aux migrations de nomades s'accompagne d'une mobilité sociale : familles, tribus, lignages se disloquent et se concentrent en de nouvelles unités de coopération saisonnière. Le système fission-fusion permet ainsi une très grande souplesse, l'exploitation d'un territoire maximal et le recueil d'un grand nombre d'informations.

Dans la disposition du camp et l'orientation des tentes et des huttes entrent des considérations de défense ; on doit pouvoir apercevoir un hôte, et à plus forte raison un ennemi de loin. Tente, hutte, yourte sont des abris fragiles, tout le contraire d'une forteresse. S'en approcher est signe de familiarité ou d'hostilité ; c'est pourquoi le chien de garde y joue un rôle capital.

Les habitations tractées et automobiles

Dans l'Empire de Gengis Khan et de ses successeurs (XIII^e siècle), certaines yourtes étaient transportées toutes montées sur des chars tirés par des bœufs. Cela supposait donc l'existence de vastes étendues de végétation basse et de pistes larges et de faible pente.

En Europe orientale, les Tsiganes utilisaient et utilisent parfois encore des tentes ; en Europe occidentale, ils ont adopté la roulotte hippomobile (début du XIX^e siècle). Ce mode de transport et d'habitation a succédé à celui qui les aida dans leur lente migration du subcontinent indien à l'Europe : de vastes chariots à roues pleines couverts d'une capote de feutre et tirés par des bœufs. Les Gaduliya Lohar, forgerons ambulants du Rajasthan (Inde), donnent une image actuelle de ce que furent ces déplacements. Les chariots s'allégèrent en arrivant en Europe centrale et le cheval remplaça le bœuf. Comme les autres nomades européens, Tinkers de Grande-Bretagne, Jennisch ou Barengres d'origine européenne, les Tsiganes circulent aujourd'hui dans la grande caravane tractée ou le camping-car, élément principal de l'habitation.

Une solution permettant l'articulation de l'habitat mobile sur l'habitat sédentaire a été réalisée dans la banlieue nord de Marseille sur une aire de stationnement réservée aux gens du voyage. À des pavillons en dur s'amarrent les caravanes familiales, qui communiquent directement par une porte avec le pavillon. Sédentaires six à huit mois par an, ces familles voyagent aux périodes de fêtes et de travaux agricoles.

L'habitation permanente sur l'eau est le fait de collectivités de commerçants plus que de pêcheurs, avec l'exception des Gajau de l'île Tawitawi aux Philippines et des Moken ou Selung, nomades marins de l'archipel Mergui au large de la Birmanie, qui vivent de pêche et de collecte tout en habitant dans des barques-maisons monofamiliales. Sur le fleuve Rouge, au Vietnam, des villages flottants de sampans abritent des pêcheurs et des transporteurs fluviaux. En Europe, la péniche et le chaland transportent par voie fluviale des marchandises encombrantes et non périssables. L'arrière du pont est aménagé en logis pour le batelier et sa famille.

L'habitation saisonnière : la maison multiple

Dans le contexte des systèmes alpins à estivage, les chalets d'alpage, les bergeries d'altitude sont occupés, année après



Quartier suburbain de tentes noires et de tentes blanches à Nouakchott, Mauritanie. Ces tentes abritent les nomades privés de leurs troupeaux par les sécheresses qui ont sévi au Sahel en 1970-1971 (J. Vautherin).

année, pendant les mois d'été. Ces bâtiments fixes, en pierre ou en bois trouvés sur place, abritent les seuls bergers et leurs aides. Suivant les régions, il est prévu un logement pour le bétail ou seulement un enclos. Une place importante est réservée à la fromagerie et à la cave à fromage.

Cet habitat, fixe et occupé en saison, va de pair avec un droit de propriété ou d'usage, établi et respecté, qui assure le retour périodique des mêmes occupants sur les mêmes pâturages et dans les mêmes locaux. L'habitation principale, où les femmes résident toute l'année, est située à plus basse altitude, au village. Il y a donc multiplication de la maison en divers endroits pour la même unité de production.

Le système à estivage ne doit pas être confondu avec la transhumance où un berger passe une saison entière avec les troupeaux du village. Le berger loge sous une tente légère, transportée par un âne. Des Balkans aux Landes, les bergers transhumants ont d'autres abris : roulotte, abris à brancards.

La fin des habitations nomades ?

Le nomadisme traditionnel se trouve gravement compromis pour des raisons à la fois climatiques, politiques, économiques : frontières politiques, contrôles étatiques, impôts, processus de sédentarisation, élevage intensif, mise en culture de régions jusqu'alors vouées à la pâture, transports routiers. Cependant la fin du nomadisme et la sédentarisation ne s'accompagnent pas nécessairement de l'abandon immédiat de l'habitat mobile ; il reste pour quelque temps l'abri désormais fixé d'un sous-prolétariat agricole urbain. Nous en donnerons deux exemples.

Dans le nord de l'Afghanistan, des pasteurs nomades à tentes noires ayant perdu leurs troupeaux lors de la sécheresse et de la famine du début des années soixante-dix ont retrouvé du travail comme ouvriers agricoles ; ils continuent cependant à vivre sous leurs abris en poil de chèvre, qu'ils ont clos par des murs de boue séchée ; ils y resteront jusqu'au jour où le vélum de leur tente devra être remplacé et où ils se construiront une maison en terre.

À la suite de la sécheresse catastrophique du Sahel (1970-1971), de très nombreux éleveurs nomades ont cherché vivres et moyens d'existence dans les villes de Mauritanie, créant d'immenses « banlieues » de tentes noires et de tentes blanches ; ces dernières, utilisées depuis plusieurs années déjà par les chameliers lors de leurs déplacements rapides à longues distances, constituent maintenant l'abri à bon marché de nomades dépossédés des grandes banlieues sahéniennes. Même lorsque la famille s'installe dans une maison de briques, elle conserve, dressée dans la cour, une tente plus petite où l'on prend le thé.

Un autre nomadisme ?

Tentes, huttes, yourtes, igloos, tipis des éleveurs et chasseurs nomades et des caravaniers sont en diminution. En revanche l'habitation mobile, ou plutôt son simulacre, se retrouve chaque été dans les villages de toile des terrains de camping et sous forme de caravanes et de camping-bus sur les routes des vacances. Pour beaucoup d'habitants des villes et des pays industrialisés, tipi, tente noire et yourte sont synonymes d'une mobilité sans limite, d'un genre de vie romanesque, d'errance et de détachement, aussi n'est-ce pas un hasard si, face au nomadisme de subsistance, se constitue et se répand un « nomadisme de loisir ». Pour la France seule, les terrains de camping aménagés pouvaient recevoir 784 381 personnes en 1968, 1 847 511 en 1980.

La roulotte de tourisme, tout d'abord tirée par un cheval, voit le jour à la fin du siècle dernier en Grande-Bretagne. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, la caravane autotractée circule tant aux États-Unis qu'en France, mais ce luxe est alors réservé aux seules personnes aisées et disposant de congés suffisants. La France comptait 30 000 caravanes en 1960, un million en 1980. « La caravane n'est pas seulement un pis-aller, une obligation économique, mais un mode de vie et un attrait particulier de style de vie et de communication avec la nature » (« La Caravane en France », *Informations économiques*, Paris, oct. 1980). Il s'agit là d'un logis à espace très limité, mais susceptible d'un aménagement confortable et destiné à un « nomadisme de vingt et un jours par an ».

M. C.-D.

Bibliographie

- J. BIDAULT & P. GIRAUD, *L'Homme et la tente*, J. Susse, Paris, 1946 / « Le Camping, ou l'Évasion aménagée », Étude de deux terrains en Suisse romande, in *Ethnologiques*, n° 2, Cahiers de l'Inst. d'ethnol. et du Centre de rech. ethnol. de l'université de Neuchâtel, Georgi, Saint-Saphorin, 1981 / D. COUCHAUX, *Habitats nomades*, éd. Alternative et Parallèles, Paris, 1980 / P. DEFFONTAINES, *L'Homme et sa maison*, Gallimard, Paris, 1972 / H. R. P. DICKSON, « The Tent and its furnishings », in Ailon Shiloh éd., *Peoples and Cultures of the Middle East*, Random House, New York, 1969 / J.-P. DIGARD, « Campements baxtiar », in *Studia Iranica*, n° 1, Paris, 1975 / *Être nomade aujourd'hui*, Inst. d'ethnol. et Musée d'ethnographie, Neuchâtel, 1979 / T. FAEGRE, *Tents, Architecture of the Nomads*, John Murray, Londres, 1979 / C. G. FEILBERG, *La Tente noire*, Nationalmuseets Skrifter, Etnografisk Roekke, II, Copenhague, 1944 / R. & G. LAUBIN, *The Indian Tipi; its history, construction, and use*, Ballantine Books, New York, 1975.